

**ELVIRE JAN – Exposition Ecole des Filles au HUELGOAT
Par Philippe LE BURGUE**



Aquarelle, *Le Verdon*, SBD 85, 49x64 cm

Elvire Jan fait partie de ces artistes pour lesquels la peinture est une inversion et une conversion du flux temporel. Le temps est hors mesure et s'écoule autrement que dans ce que nous appelons la vie réelle. Le tableau se situe hors de la durée, dans un univers de sensibilité où se retrouvent tous ceux qui ont du cœur et ignorent l'existence de ce qui dégrade et de ce qui diminue.

Chaque toile de petit ou grand format, chaque aquarelle, chaque dessin sont œuvre unique, non seulement par leur caractère propre mais par ce que, à tel moment de leur élaboration, Elvire Jan leur a imposé sa marque comme elle a imposé sa décision à un moment donné d'interrompre ou de modifier le geste préalablement prévu lors du jeu esthétique.

L'élaboration d'une toile s'apparente à une subversion qui transformera l'objet vu par la rétine en création artistique. Chaque toile devient à la fois recherche et critique d'elle-même dans le but d'amener à la surface visible l'envers des signes. L'efficacité de cette peinture repose sur une intuition de la matière d'où jaillira la clarté organique qui l'habite.

À bien regarder ces œuvres, nous avons le sentiment délicieux d'être sur la pente d'une transfiguration, d'être au seuil d'une métamorphose et d'aborder aux transparences lumineuses d'où l'œil comme par miracle est absent de lui-même. On s'étonnera toujours que ces œuvres donnent plus de vie qu'elles n'ont reçu de clarté. On entrevoit des soleils venus de deux orientes opposés disséminés dans cette contrée organique où la lumière est créatrice. Rien n'empêche d'appliquer aux tableaux d'Elvire Jan l'appareil ordinaire de la critique d'art. Comme d'autres naturellement elle emploie des tubes de couleurs, des pinceaux, des préparations spécifiques, comme

d'autres elle recourt à la technique sans laquelle rien n'est possible, mais seulement après l'avoir entièrement subjuguée par l'art de fixer les images entrevues et de leur avoir fait franchir l'écluse du regard. L'image que véhicule le tableau passera alors l'obstacle de la vision pour retentir profondément dans l'intuition qu'a le spectateur de la transcendance des choses et des êtres.



Aquarelle, *Immanence*, SBD 1970, 49x64 cm

Peinture souvent joyeuse, parfois dramatique mais jamais angoissante qui réussit à introduire l'homme dans l'univers d'avant l'amertume. À mesure que le temps passe cette œuvre agrandit son domaine. Débarrassée des modes, nous la regardons avec les yeux de pureté que le peintre elle-même posait sur ses toiles. Ainsi ruine-t-elle nombres d'illusions intellectuelles. Sans presque de bruit, en souriant, sur la pointe des pieds, chaussée de chaussons de soie, elle élargit les assises matérielles de la connaissance. Elle provoque un déplacement du sensible vers un double contenu : voir et sentir.

Par cela même, cette peinture coure la chance merveilleuse d'atteindre à la haute efficacité du verbe poétique. Comme un tremblement de terre fort et doux, elle secoue cet univers d'artifice dans lequel nous vivons, où de toutes les conventions la plus arbitraire pose que le couple oculaire n'a d'autres fonctions que de voir. Elvire Jan parle aux hommes leur langue natale. Elle leur réapprend les éléments. Une œuvre d'Elvire Jan ne représente pas, elle se présente. Elle est comme un bouquet qui nous communique ses sensations. Une pure inspiration plastique qui menée à son terme, clôture l'expérience comme l'aube referme les grilles d'un parc sur une fête de nuit. L'on entendra cette œuvre que si l'on y trouve le visage de l'artiste tant cette chose colorée, dessinée est le prolongement du créateur. De tous les objets, de tous les tableaux que la vie me présente, j'attends qu'il me soustraie aux réalités du quotidien, qu'il m'enivre, qu'il me rende autre, infiniment disponible à cette part de noblesse que toute vie contient et que ces sentiments nouveaux me soient la révélation d'un chemin.

Analyser une telle œuvre, s'interroger, bavarder, serait lui faire affront. Le jargon philosophique ne lui sied pas. Comme Turner, Elvire Jan pensait

plutôt que la peinture « *est un drôle de machin* » Et ce « *drôle de machin* » ne s'explique pas. Il faut se rendre à l'évidence, c'est comme ça et pas autrement. Et c'est cet « autrement », cette certitude inconsciente qui démarque un bon artiste d'un grand peintre.

Toute petite, Elvire Jan a eu la révélation du mystère de la peinture. À telle enseigne que s'étant vue offrir une jolie boîte de couleurs, elle ne pu pendant de longs mois se résoudre à l'ouvrir. Cachée sous son lit, la petite pensionnaire se contentait de la regarder, de la caresser de la main sans oser libérer le mystère qui nécessairement dormait dans la boîte d'acajou. Un jour, elle osa. Elle fit le geste. Elle vit les tubes bien alignés côte à côte avec leurs chapeaux de couleurs, brillant dans la lumière du jour : elle s'évanouit. La lampe d'Aladin avait révélé ses mystères.

Contre cela, que pouvait le souhait de ses parents, de la voir épouser comme toute jeune fille de bonne famille, un jeune homme de leur condition. Et même qu'aurait pu l'enfant que chaque femme souhaite pour contre balancer la magie des couleurs ? C'est tellement impressionnant qu'un blanc bleuté devienne l'aube, qu'un vert soit le printemps, qu'un rouge soit la terre de son village, qu'un bleu devienne le ciel, qu'un rose soit source vive à l'ombre ou fleur ou pourquoi pas sourire. « *Elle aimait tant la couleur*, écrivit un jour Camille Bourniquel, historiographe, ami, frère de cœur qui lui fit découvrir Moissac Bellevue lors d'un voyage à deux et où s'élabora l'essentiel de son œuvre, *qu'elle en aurait mangé* ».



Huile sur toile, *Été matin*, SBD, 1989, 65x54 cm

Et de la couleur il y en avait partout. Sur le dossier des chaises, sur les montants de la table et du lit, sur le buffet, sur les manches des casseroles

et de la bouilloire, sur le combiné téléphonique et sur les murs de sa maison, là où vieillissant elle prenait appui pour rejoindre l'escalier de son atelier. Peinture murale créée jour après jour, année après année par la pose légère de ses mains. Nous avons hésité avant de faire disparaître « ces tableaux » mais l'esprit fétichiste qui inévitablement s'attache à ces souvenirs nous ont fait choisir l'anonymat du blanc. Aujourd'hui la couleur est uniquement sur ses tableaux et ses tableaux aux murs de son atelier.

Parlant de la couleur Elvire Jan disait « *il faudrait une vie entière pour comprendre le rouge, et une autre pour le bleu, une autre encore pour le jaune, la couleur est un miracle, elle peut avoir un pouvoir bénéfique sur nos voisins. La carmélite prie pour sauver le monde, moi je peins, ma peinture est une prière* ».

Née en Bulgarie, à l'orée du vingtième siècle à Roustchouk (Roussé) sur les bords du Danube au sein d'une famille de riches industriels francophiles d'origine arménienne, Elvire Jan, à cette époque Elvire Kouyoumdjian fréquenta les collèges les plus chics du moment, le Couvent Notre Dame de Sion à Roustchouk, le Collège Montchoisy à la Rosiaz près de Lausanne en Suisse, le Pensionnat de Miss Roy à Eastbourne en Angleterre. Elle vécut aux Etats-Unis à New Rochelle chez ses cousins, elle apprit le Français, parlait l'Arménien, le Bulgare et le Turc, et dans la foulée, l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, passant d'une langue à une autre et suivant sans difficulté plusieurs conversations à la fois. Ses parents étaient riches, si riches qu'Elvire Jan ignora longtemps l'existence de l'argent et qu'elle fut profondément choquée en apprenant que le collège où elle étudiait fut payant. Sa mère, élégante, charmante, cultivée sillonnait les mers, accompagnée de ses bonnes Turques, à bord de paquebots de luxe qui inlassablement faisaient et refaisaient le tour du monde. Au retour d'une de ses croisières, elle éprouva le besoin de se rendre en Autriche pour y consulter Adler son ami, et d'emmener sa fille avec elle. Elle s'arrêta en Suisse au Collège où Elvire Jan passait le baccalauréat et lui dit : « *Le baccalauréat ! mais tu n'en as pas besoin ! allons, allons, soyons sérieuses !* »

Le communisme bulgare naissant mit un terme à cette vie de luxe. Leur maison de Sofia fut réquisitionnée et devint la propriété de leur bonne. Elvire Jan réussit à quitter le pays en prenant la nationalité perse, seuls ressortissants autorisés à quitter la Bulgarie. La guerre se précisant, les frontières se fermèrent et les subsides des diverses succursales implantées à travers le monde n'atteignirent plus Paris. En 1944 sa mère mourut et l'année suivante son père, sans qu'ils n'aient rien pu sauver de leur patrimoine. Elvire Jan devient pauvre. Elle contracta le scorbut et pour survivre vendit son piano. Sans ressources, elle mourait de froid dans son atelier de la rue Vercingétorix au-dessus des voies de chemins de fer de la gare Montparnasse baignée par une lumière malsaine, lourde, opaque, boueuse, marronnasse. Pour la mettre à l'abri de l'armée allemande, ses cousins décidèrent de l'emmener en zone libre « *partir ! mais vous n'y*

pensez pas, j'ai un tableau à terminer ! ». Heureusement, il y avait les amis. Seule, fragilisée par la malnutrition et le froid elle ne du sa survie qu'à Alfred et Thérèse Manessier, l'amie de toujours, qui l'accueillirent dans leur petite maison du Bignon à Mortagne-au-perche. Elle y retrouva d'autres amis venus chercher secours et réconfort : Camille Bourniquel, Singier, Le Moal, Bertholle.... Famille nouvelle, famille choisie, dont les membres jamais ne se quittèrent, vivant les uns près des autres 50 ans durant !

Au sortir de la guerre, la peinture reprit ses droits. Un impérieux besoin de couleurs après les années noires fit vibrer leurs palettes. Il y avait comme un besoin de laisser éclater sa joie. Les temps étaient encore difficiles mais la liberté avait eu raison des forces du mal.

Rapidement Elvire Jan s'orienta vers la non-figuration qu'il ne faut pas confondre avec l'abstraction, quand bien même ces deux expressions picturales se refusent à figurer. Or si l'abstraction pure rejette le monde du sensible, la non-figuration à l'opposé s'inspire des réalités qui nous entourent - paysages, objets, sentiments - sources d'inspirations, sources d'émotion dont le peintre traduira le mystère caché dans la forme. Et c'est cette émotion rendue visible par le jeu des couleurs et le geste de l'artiste qui défiera le temps alors que les formes seulement enregistrées par les yeux s'évanouiront.



Aquarelle, *Sentiers*, SBD 1977, 49x64 cm

Cet art si tonique, à la fois viril et poétique, structuré et dilué, lui ouvrira les portes des grandes expositions internationales. Elle exposera son travail en France à la Galerie Roque notamment, à l'étranger chez Betty Thommen à Bâle, à la fameuse Galerie Blanche à Stockholm, en Irlande, en Yougoslavie, en Angleterre.... Les musées à travers le monde font l'acquisition de ses œuvres. Elle réalise de nombreux vitraux tels ceux de la Cathédrale de St Dié des Vosges et en Bretagne à l'église de St Servan/Oust dans le Morbihan avec ses amis Jean Le Moal et Jean Bertholle.

Elle a des amateurs fidèles, des collectionneurs enthousiastes. Ses pairs l'admirent au point que Jean Bazaine un jour fit cet aveu : « *Elvire Jan était en avance sur nous tous, et je l'admirais tant que je lui ai volé son dessin* ». Une belle carrière s'ouvrait devant elle, mais Elvire Jan possédait au plus haut point le génie de la non-commercialisation. À sa décharge, il faut avouer qu'une peinture dont la part essentielle est bâtie sur la révélation ne peut faire bon ménage avec le mercantilisme du marché de l'art. Dans cette œuvre, tout passe de sa nature de peintre vers celui qui regarde au point de nous donner l'idée de l'infini. Il n'y a pas d'excuse dans ce travail, il se donne en totalité. On se tue à seulement être peintre. Seule la vérité doit être tenue pour rassurante et la peinture d'Elvire Jan en souriant se moque des historiens, critiques d'art et professeurs. Sa peinture a la sérénité d'un matin de printemps dans la forêt, elle est chant des oiseaux, murmure d'une source à travers champs, course des nuages dans les ciels varois. Elle est comme l'espoir d'une prière à la vierge. Peinture modelée par une lumière pudique que l'air filtre, que les objets absorbent, qui ne laissent voir au regard le plus attentif que son sillage et les vibrantes échappées du jour. Lumière transcendante qui hantera Elvire Jan, ne lui laissant jamais aucun repos. Comme pour la couleur dont elle voulait tout connaître, elle a cherché un sens à cette lumière, espérant l'inscrire dans la connaissance de l'âme de tous les hommes.

Levée dès l'aube, Elvire Jan s'immergeait dans la nature, captant les subtiles variations d'une lumière naissante diluant les ombres, ramenant à la vie êtres et choses. C'est cet émerveillement chaque jour renouvelé qu'elle s'efforçait de matérialiser sur les toiles qui attendaient son retour dans l'atelier. De tout temps, la nature a été son grand amour. Elle s'était appropriée cette nature colorée, violente et tellement dessinée de Haute Provence où elle semblait être née. Pourtant alors qu'elle était si intégrée à ce pays, il lui arrivait de dire « *je suis une déracinée, toi tu es un Français de France.* » Elle avait besoin d'appartenance et le fait d'apporter à la France son génie oriental ne lui était pas suffisant. Elle se désespérait de vivre dans un pays qui l'avait accueilli, où vivaient ses amis et où s'était bâti son œuvre, sans pouvoir le remercier. Aussi ce fut une joie pour elle lorsqu'à la fin de sa vie, son travail se vendant bien, elle pu payer des impôts !!! Remerciements et puis ancrage dans la terre provençale où elle fit l'acquisition d'un petit coin de terre dans le minuscule cimetière de Moissac-Bellevue, face à l'immensité des collines de l'Esterel.



Huile, *Paysage du Var*, SBD 1994, 60x73 cm

Nous restent les arabesques vives et nerveuses de son dessin, l'union magique de ses couleurs à la fois minérales et aériennes où le regard se pénètre de leurs substances immatérielles.

Devant une œuvre d'Elvire Jan, il faut se souvenir qu'elle n'a pas voulu se sauver seule mais offrir aux autres l'image d'une liberté qui est et reste toujours une annonce.